

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE 5

5 HEURES
DU
MATIN

EN ALLEMAGNE

QUI SE RENDRA A PARIS POUR Y SIGNER LA PAIX AU NOM DE L'ALLEMAGNE?

Telle est la question du jour à Berlin, où l'on s'attend à ce que le comte Brockdorff démissionne.

BERLIN, 31 mai (Dépêche particulière). — La grande question du jour, à Berlin, est celle-ci : La paix doit-elle être signée, qui la signera ? Personne ne se soucie de jouer ce rôle. Si l'Allemagne réclame la signature du traité, le signataire n'en passera pas moins pour un traître à la patrie.

Le bruit a couru avec persistance, aujourd'hui, à Berlin, que le comte Brockdorff-Rantzau avait notifié à son gouvernement qu'il conduisait les négociations aussi loin que possible pour obtenir des concessions de l'Entente, mais qu'il donnerait ensuite sa démission, ne voulant pas signer.

On dit que, dans ce cas, ce serait M. Erzberger qui prendrait la place du comte Brockdorff. La principale objection à ce choix vient de M. Erzberger lui-même. Mais on lui réplique qu'ayant signé l'armistice il lui est facile de franchir le reste du chemin.

LE TRAITE DE PAIX

LES NOTES DE M. BROCKDORFF-RANTZAU

BALE, 31 mai. — Une information publiée à Berlin donne le texte de la réponse de la délégation allemande à la note de M. Clemenceau relative aux prisonniers de guerre. Cette réponse repousse sur l'Entente la responsabilité de la note française, et elle réclame la libération des prisonniers de guerre, par le gouvernement allemand d'une part, et les gouvernements étrangers d'autre part.

La législation internationale du travail

A la date du 22 mai, la délégation allemande avait envoyé une contre-réponse relative à la législation internationale du travail. Elle insistait sur le point suivant : à savoir, que, selon la manière de voir du gouvernement allemand, ce sont les ouvriers eux-mêmes qui doivent avoir la parole décisive dans les questions de législation ouvrière. Elle énumère les différences de vues suivantes : 1^{re} la représentation des ouvriers à la Conférence, qui, à son avis, n'est pas suffisante ; 2^{de} l'efficacité juridique restreinte des résolutions de la Conférence. Elle renouvelle enfin la proposition de convoquer, pendant les négociations de paix, une conférence internationale et intersyndicale.

La réponse de M. Clemenceau

M. Clemenceau a répondu hier à cette note. Il indique que les lois ouvrières doivent être votées, non pas par les travailleurs seuls, mais par les représentants de la communauté tout entière. Il réitère l'assertion que les vues et les intérêts du gouvernement doivent être nécessairement en opposition avec ceux des travailleurs. Il relève le manque d'indications pratiques dans la note allemande, et annonce que les gouvernements alliés et associés se sont mis d'accord pour accepter l'idée d'admettre à brève échéance des représentants de l'Allemagne dans l'organisation internationale du travail.

M. Clemenceau énumère ensuite les travaux effectués déjà par la commission du travail, et déclare qu'on prépare actuellement la première réunion de l'organisation internationale du travail, qui doit avoir lieu en octobre, ce qui rend inutile de faire intervenir à Versailles un Congrès du travail.

Une interview de M. Brockdorff-Rantzau

BALE, 31 mai. — Le correspondant de l'Europa Press a eu un nouvel entretien avec M. Brockdorff-Rantzau.

Je suis devenu sceptique, a déclaré le député, je fais ce que je crois bon et j'attends les conséquences. Lorsque nos adversaires nous reniment les conditions, la presse française se livre à un petit jeu d'interrogations : « Signeront-ils ou ne signeront-ils pas ? » Nous devons nous garder de répondre par un jeu semblable en demandant : « Négocieront-ils ou ne négocieront-ils pas ? »

Le correspondant de l'Europa Press lui fit cette demande :

Nos contre-propositions imposent au peuple allemand des charges économiques formidables. Nos adversaires s'en contentent-ils ?

M. Brockdorff-Rantzau répondit :

Je ne sais pas. Si les articles de presse reflètent l'opinion des chefs ennemis, je ne vois pas la possibilité d'un accord. Alors, il n'y aura plus de doute : on ne nous aura pas présenté une proposition de traité, mais le texte d'un jugement de condamnation.

Considérez comme la distance entre les exigences ennemies et les offres de l'Allemagne comme infranchissable ?

Il y a, en effet, un abîme qui ne peut être comblé.

Les grèves au Canada

MONTREAL, 31 mai (Dépêche particulière). — La situation de la grève au Canada reste inchangée et on ne prévoit pas qu'un arrangement puisse intervenir à court délai. Les assurances, en cas d'émeutes, prises ces jours derniers dans les villes à l'ouest de Montréal s'élevaient à plus de 400 millions de dollars. En certaines régions, il n'y a plus de trains, plus de service postal, des mines sont fermées. Les stocks de nourriture et de combustibles baissent rapidement.

Du linge toujours propre !

C'est le LINGE AMERICAIN HYATT

Colis, Manchettes, Plastrons

Il évite le coût élevé du Blanchissage et se nettoie instantanément.

Le "Linge Hyatt" est en Vente partout. Entendez-vous, achetez la marque "Hyatt" de la plus ancienne Maison Française.

Huguette GARNIER.

A la suite du vote de la Chambre, la Ligue française pour le droit des femmes, que préside Mme Maria Verone, a nommé M. René Viviani président d'honneur de la Ligue.

AU MEXIQUE

LE GÉNÉRAL ANGELES AURAIT ÉTÉ PROCLAMÉ PRÉSIDENT A PARRAL

On s'attend à la chute imminente du président Carranza, prévenu du complot depuis octobre 1918.

NEW-YORK, 31 mai (Dépêche particulière). — Des télégrammes envoyés de la frontière mexicaine annoncent que le général Felipe Angeles a été proclamé président du Mexique, à Parral, le 22 mai. Francisco Villa serait secrétaire d'Etat. On considère cette nouvelle comme authentique.

Parmi les diplomates sud-américains et quelques milieux officiels des Etats-Unis, on considère que la chute du gouvernement de Carranza est imminente.

Dès octobre 1918, Carranza avait été prévenu par les Etats-Unis du mouvement qui se préparait contre lui et pressé de prendre toutes mesures utiles pour sauvegarder la vie et les biens des citoyens américains.

La question de Fiume et l'opinion italienne

ROME, 31 mai. — L'internationalisation de Fiume, préconisée sous la forme que la plupart des journaux français défendent, est accueillie par la presse italienne avec une hostilité unanime. Les journaux déclarent qu'un tel projet ne pourra pas, quoi qu'en dise la presse française, servir de base à une discussion honnête.

Le "N-C-4" à Plymouth

LONDRES, 31 mai. — Lorsque le N-C-4 amériain dans le port de Plymouth, des chaloupes l'entourèrent et aidèrent son équipage à débarquer.

L'amiral Plunkett, le commandant Field au nom du ministère de l'Aviation et le feldcité, M. Brown, maire de Plymouth, prononcèrent un discours, insistant sur l'importance historique de l'exploit du N-C-4, et loua le courage et l'audace des aviateurs.

Des membres de l'équipage déclarèrent que le N-C-4 avait dû faire halte à Mondégio, à cause d'une fuite du radiateur, qui fut promptement réparé.

Le meeting automobile d'Indianapolis

C'est hier que s'est disputé, sur l'autodrome d'Indianapolis, l'annuel derby de la piste qui réunissait 43 engagements.

Aux éliminatoires, la plus grande vitesse a été réalisée par la Ballot, de Thomas, qui a effectué le tour de piste en 1'25" 80/100, soit 168 kil. 500 à l'heure.

Applaudissons-nous à une nouvelle victoire française dans cette grande épreuve automobile ?

Le Congrès des mineurs

MARSEILLE, 31 mai. — Les travaux du Congrès des mineurs se sont terminés aujourd'hui. La majorité a voté la décision de tenir la question du salaire minimum à la question des huit heures. Il a décidé d'attendre jusqu'au 10 juillet, dernier délai, la réponse aux revendications formulées.

La question des retraites a été renvoyée après le congrès de Lyon, qui sera tenu par la C. G. T. Le congrès a aussi décidé de transférer à Paris le siège de la fédération, qui était précédemment à Douai.

Saint-Etienne a été désigné comme lieu du prochain congrès.

Deux aviateurs se tuent à Issy-les-Moulineaux

Deux aviateurs, le pilote Essers et le mécanicien Emile Jourdan, ont trouvé la mort hier matin à 10 h. 20, au cours d'un accident à Issy-les-Moulineaux.

Montés sur un biplan C-2 Caudron, appartenant à l'as Nungesser, ils se rendaient à Villacoublay quand, peu après avoir décollé au champ d'aviation d'Issy, l'appareil s'abattit d'une hauteur de 60 mètres environ. Des hangars voisins, on accourut. Le mécanicien avait été tué sur le coup. Le pilote vivait encore, mais, horriblement blessé à la tête, il ne tardait pas à expirer à son tour. Les deux corps ont été transportés au Val-de-Grâce.

Au commissariat des transports maritimes

M. Henry Legend, maître des requêtes au Conseil d'Etat, est nommé directeur du cabinet et du personnel central au commissariat des transports maritimes et de la marine marchande.

M. Georges Lecourbe, sous-chef de bureau au commissariat, est nommé sous-chef de cabinet.

Les ingénieurs chimistes français se constituent en syndicat

Au cours d'une réunion qu'ils ont tenue les ingénieurs chimistes français ont décidé, à l'unanimité, la création d'un syndicat, dont le but doit être de poursuivre principalement l'étude et la défense des intérêts professionnels des ingénieurs chimistes et des chimistes français.

Le choix de l'assemblée pour la présidence du comité de fondation s'est porté sur le nom de M. Fleurent, professeur au Conservatoire National des Arts et Métiers.

Un escroc de haut vol

M. Morand, juge d'instruction, vient de faire écrouer à la Santé un jeune Italien de vingt-huit ans, très répandu dans la haute société parisienne, M. Guido Bertarelli.

Grâce à ses relations avec diverses sociétés financières américaines, M. Bertarelli, qui a, au Princeps Hotel, un appartement de 200 francs par jour, villa à Fontainebleau, auto etc., s'était fait confier par M. Cauda, compatriote établi en France, une somme de 550.000 francs pour opérations bancaires. De plus, d'un industriel de Milan, il recevait 150.000 francs dans le même but.

EN RUSSIE

LA RARETÉ DES VIVRES RALENTIT L'OFFENSIVE MENÉE SUR PETROGRAD

Toutefois l'armée d'attaque marque de nouveaux progrès et est parvenue près de Louga.

HELSINGFORS, 31 mai. — De l'agence Union :

Au front esthonien, l'offensive du corps russe continue à progresser. Les Russes ont occupé une série de stations et sont à 15 verstes de Louga.

Mais l'armée, ainsi que la population des régions dévotées du joug des bolcheviks, souffrent du manque absolu d'approvisionnement. La situation est d'autant plus critique que de nombreux gardes rouges passent du côté des blancs, et qu'il faut les nourrir, ainsi que les réfugiés.

Les armées qui ont mission de prendre Petrograd comptent toujours recevoir à temps le ravitaillement nécessaire pour la capitale.

Longa se trouve à 75 verstes au sud de Petrograd.

Sur le front esthonien

LONDRES, 31 mai. — On télégraphie de Stockholm à la Morning Post que le Bureau d'informations letton annonce que les troupes lettones, commandées par le général Balods, se sont emparées de Uxhult et de Rodenpol.

L'avance polonaise

VARSOVIE, 31 mai. — Sur le front de Galicie, la retraite de l'ennemi continue. Nous avons occupé Holyn, à l'ouest de Kalusz, et avons franchi la rivière Belochowska.

Au nord-est de Leopold (Lemberg), nous avons occupé Brody et Radziwillow.

Sur le front de Lithuanie et de Russie Blanche, nos détachements ont occupé trois villages au sud-est de Smorgon et fait 400 prisonniers, dont quelques officiers.

Les Ukrainiens perdent Stanislaw

BALE, 31 mai. — On télégraphie de Varsovie :

Un communiqué officiel de l'état-major annonce que les troupes polonaises se sont emparées de Stanislaw et ont désarmé les détachements ukrainiens qui y tenaient garnison.

Le Conseil municipal et la vie chère

Le Conseil municipal a consacré toute sa séance d'hier à la vie chère.

Il a d'abord pris en considération une proposition de la 2^e commission tendant à ce que les commerçants puissent vendre 1 fr. 40 le litre de vin du ravitaillement. Dans les baraquements, cependant, le vin continuera à être vendu au prix de revient.

Le Conseil a ensuite émis un vœu pour que nulle taxe ou imposition nouvelle ne vienne frapper les consommateurs de gaz et d'électricité, dont 70 0/0 sont de petits consommateurs déjà durement atteints par la vie chère.

Enfin, l'assemblée a autorisé la première commission à passer des marchés pour la viande frigorifiée, sans limitation de quantité.

Les légumes et la vie chère

La Compagnie d'Orléans a invité les maraîchers et jardiniers des régions d'Orléans, Blois, Tours, Nantes, Montluçon, Agen et Toulouse, à visiter les cultures maraîchères et forcées de Bobigny, les cultures légumières irriguées de Gennevilliers, le carreau, et les pavillons 6 et 8 des Halles centrales.

Les délégués ont pu se rendre compte de l'importance prise, dans la région de Paris, par les procédés modernes de culture intensive des légumes, procédés qui, appliqués dans la région de la Garonne, donneraient des résultats remarquables. A un moment où le besoin de la consommation sont grands, et les prix rémunérateurs.

NOUVELLES BRÈVES

M. Augustin Paganon, sous-chef de cabinet du ministre de l'Intérieur, est nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Les compositions écrites du concours d'admission à l'Ecole des mines de Nancy, 2, 3, 4, 5 et 6 juin courant. Les candidats du centre de Paris subiront ces épreuves au manège Duthil, à l'Ecole militaire.

André Delzer, et André Caribent, condamnés à mort, en mars dernier, pour l'assassinat de "Chichinette", viennent d'être graciés de la peine capitale.

Le nouveau commandant en chef de l'armée navale, le vice-amiral de Bon, est parti hier soir, de Toulon pour Paris, appelé par le ministre de la Marine pour s'entretenir avec lui sur le nouveau rôle des escadres méditerranéennes.

L'assassin du curé d'Allaines a été arrêté : c'est un enfant de douze ans, nommé Fougeux Anthime.

La cour d'assises de Rouen a condamné à mort hier, le 15 à 16 heures, — 1. Les Allemands, défilé avec tambours et clairons ; 2. Faust, fantaisie (Gounod) ; 3. Refrain des Acieries (Massenet) ; 4. Joyeuse Espagne, valse (G. Allier) ; 5. L'Alcade, fantaisie (Léo Delibes) ; 6. Marche des Zouaves (Moussy) ; 7. Le chef de musique : F. Joubert.

CONCERTS MILITAIRES DU DIMANCHE 1^{er} JUIN 1919

LUXEMBOURG. — Musique du 102^e régiment d'infanterie, de 15 à 16 heures. — 1. Le Grenadier du Caucase (Meister), défilé avec tambours et clairons ; 2. Ouverture (Mercadante) ; 3. La Source (Delibes) ; 4. Nérone, suite d'orchestre sur le ballet (Hirchmann) ; 5. Danse des Courtisanes (Adage) ; 6. Final ; 5. Valse lente (Nicolaï) ; 6. Air de ma Blonde (Moussy) ; 7. Défilé avec tambours et clairons. — Le chef de musique : F. Joubert.

PARIS-ROYAL. — Musique du 102^e régiment d'infanterie, de 17 à 18 heures. — Même programme qu'au Luxembourg.

PARC MONCEAU. — Musique du 102^e régiment d'infanterie, de 15 à 16 heures. — 1. Les Allemands, défilé avec tambours et clairons ; 2. Faust, fantaisie (Gounod) ; 3. Refrain des Acieries (Massenet) ; 4. Joyeuse Espagne, valse (G. Allier) ; 5. L'Alcade, fantaisie (Léo Delibes) ; 6. Marche des Zouaves (Moussy) ; 7. Le chef de musique : F. Joubert.

CONCERTS CIVILS

JARDIN DES TUILERIES. — Fanfare à La Sirène, à 15 h. 30. — 1. Albert de Belgique (Balay) ; Ouverture de Raymond (A. Thomas) ; Scènes pittoresques (Massenet) ; a) Marche, b) Air de Ballet (Angelier) ; c) Fête de Bohème ; Ouverture de Benvenuto Cellini (Berlioz) ; Verdurin, marche héroïque (Andrieu) ; Deuxième Valse (Benjamin Godard) ; Fantaisie sur la Burgonde (P. Vidal) ; Marche lorraine (Ganne) ; Direction : M. Millet.

LES CONTES D'EXCELSIOR

UNE DÉNONCIATION

par ABEL HERMANT

Monsieur le procureur général, Je viens d'échapper à un danger terrible. J'en frémis encore ; mais je connais mon devoir : il ne faut pas songer qu'à soi. Je puis sauver la vie de vingt Françaises ou davantage, honnêtes filles comme moi. Je n'ai pas le droit d'hésiter ; monsieur le procureur général, j'ai l'honneur de vous dénoncer — je mets bien l'honneur, quoique je n'aime guère ce métier-là — j'ai l'honneur de vous dénoncer le nommé Plantin (Georges-Ernest), employé de commerce ou soi-disant tel, âgé d'environ quarante-trois ans, qui semble avoir plusieurs domiciles, les uns à Paris, les autres dans la banlieue. Ceci, monsieur le procureur général, n'est-il pas déjà suspect, vu le prix des loyers et l'irrégularité des transports ? Mais ce n'est pas mon affaire de raisonner sur des présomptions. D'ailleurs, j'y reviendrai en temps utile. Il est donc temps que je me fasse connaître à vous ; car vous pensez bien que je ne fais pas une dénonciation anonyme : c'est déjà beaucoup que je prenne sur moi d'en faire une.

Je m'appelle aussi Plantin. Berthe de mon petit nom. Il est presque superflu de vous dire, monsieur le procureur général, que je n'ai aucun lien de parenté avec ce triste individu. C'est une pure coïncidence. Elle est extraordinaire. Elle ne m'a pas effrayée : je n'ai aucune superstition. Elle m'a plutôt amusée : je suis femme, et si jeune ! Vingt-trois ans, monsieur le procureur général.

Je ne pense pas, malgré le rôle que j'assume, avoir lieu de vous fournir mon signalement. Je me vois cependant contrainte de vous dire, pour l'intelligence de ce qui va suivre, que je suis très jolie. Je n'en conçois aucune vanité : je ne me suis point faite. Je plais à première vue. Ensuite, je retiens l'attention, mais plutôt par mes qualités morales et par la vivacité de mon esprit. Je suis issue de la meilleure bourgeoisie. Mes parents n'avaient malheureusement pas de fortune ; mais ils me firent donner une excellente instruction secondaire, dont j'ose dire que j'ai bien profité. J'ai beaucoup de lecture, monsieur le procureur général. Je perdis coup sur coup mon père et ma chère maman dans les premiers mois de la guerre. Ils me laissèrent presque sans ressources. Je ne fis ni un deuil, si j'ose m'exprimer ainsi vulgairement. Je pensai que l'heure était venue de retremper ma manche et de faire ma besogne, comme parle Victor Hugo, notre grand poète national. J'entrai dans une usine de munitions. Je vous confesse que je fis d'assez beaux bénéfices de guerre ; et comme je n'étais point mes camarades, qui jetaient l'argent par les fenêtres, s'achetaient des bijoux en vrai et se nourrissaient de poulardes, je fis quelques économies.

Ce préambule pourrait vous laisser croire que je suis féministe, monsieur le procureur général. Qui et non. J'estime qu'une femme doit se tirer d'affaire par ses propres moyens quand elle n'en a pas d'autres, mais qu'il est infiniment préférable de prendre un mari, si l'on peut, et de diviser le travail. Hélas ! je n'ai presque pas de relations. Il me fallut donc recourir aux petites annonces. J'en fis paraître une, après l'avoir dûment fait viser par mon commissaire de police, qui me connaît bien. Je recus le soir même vingt-deux réponses, la plupart indifférentes. Seule, vous l'avez déjà deviné, monsieur le procureur général, la réponse signée de mon homonyme m'intrigua. Je crus d'abord être victime d'un mystificateur, qui avait perçu mon incohérence ; mais je ne pouvais m'arrêter à cette hypothèse : mon annonce était trop bien rédigée. J'attribuai donc au hasard cette rencontre de noms, et je répondis à la lettre de Plantin.

Il m'avait donné rendez-vous à la gare Saint-Lazare, dans la salle des Pas Perdus, sous une des horloges. Il devait porter un brin de muguet à la boutonnière, et moi une rose à la main. Nous n'eûmes aucune peine à nous retrouver. A partir de là, les événements se précipitèrent. Je me piquai d'être physionomiste, et ne pus encore comprendre comment ce misérable m'a si aisément trompée. Vous lui auriez donné le bon Dieu sans confession ! Il semblait convenable, un peu triste, et je fus surtout frappée de la douceur de son regard. Il était proprement, presque élégamment vêtu ; et quand il me dit qu'il était employé de commerce, je ne pus me défendre de fredonner :

... Je vous croyais commis.

J'ai une voix agréable et une certaine drôlerie ; aussi ai-je appris beaucoup de chansons.

Je crus devoir aviser d'abord Plantin que je n'étais pas une aventurière, mais une honnête fille, en quête d'un mari. Il me répondit poliment :

— Je le sais bien. Si vous n'étiez pas une honnête fille, vous ne seriez pas ici.

Je ne sais pourquoi cette réponse me parut charmante ; car, si vous y voulez bien réfléchir, monsieur le procureur général, elle n'offre à la pensée aucun sens raisonnable ; mais on ne discute pas les impressions. Plantin me dit alors qu'il m'avait donné rendez-vous à la gare Saint-Lazare parce qu'il était propriétaire d'une villa sise au Pecq, où nous pourrions passer la journée en tout bien tout honneur, causer un peu et faire plus ample connaissance. Evidemment, il y a beaucoup de braves gens qui demeurent au Pecq ; mais le nom de cette localité me rappela le crime affreux des Fenayrou. Je le connais par la complainte, que je sais par cœur. Vous n'avez certainement pas oublié comment se firent pincer les assassins : ils avaient pris des billets d'aller et retour pour eux-mêmes, et un billet simple pour la victime. Je vous laisse à penser, monsieur le procureur général, quels furent mes sentiments quand je vis Plantin prendre un billet simple, et un seul billet d'aller et retour ! Je devins nerveuse. J'éprouvai un étrange malaise. J'essayai de le surmonter et de soutenir la conversation, ou plutôt d'en faire tous les frais, car il m'avait

dit : « Nous causerons », et il ne desserrait pas les dents. Pour une fois qu'il rompit le silence, il eut un mot malheureux. Pendant l'arrêt du train, à Rueil, il me dit :

— J'espère, mademoiselle, avoir plus de chance avec vous qu'avec les autres : j'ai déjà eu sept fiancées, et je ne me suis pas marié une seule fois.

« Ah ! m'écriai-je (au-dedans de moi-même, bien entendu), il n'y a plus de doute. Il les a expédiées toutes les sept, et je vais y passer comme les autres. »

J'étais plus morte que vive quand nous débâquâmes au Pecq. Je dois dire que l'attitude de Plantin fut irréprochable ; mais j'imputai sa réserve à une infâme hypocrisie. Avant de nous mettre à table, il me conduisit dans une chambre du premier étage, où il me pria de déposer mon chapeau et mon ombrelle, et il poussa même sa feinte délicatesse jusqu'à m'y laisser seule quelques instants.

— Mais, me dit-il avec un timide sourire, je vous en prie, ne touchez à rien : je suis très maniaque, j'ai horreur qu'on dérange mes petites affaires.

Vous pensez bien, monsieur le procureur général, que je ne tins aucun compte de cette recommandation. J'ouvris une armoire, j'y vis des nippes de femme ! Je me penchai vers le foyer : il était plein de cendres, en effet ! J'y crus même apercevoir d'informes et minuscules ossements, qui étaient peut-être des débris humains ! Affolée, je me précipitai dehors, je rejoignis Plantin.

Misérable ! lui criai-je. Pourquoi n'as-tu pris qu'un billet d'aller et retour, et un billet simple ?

Il parut décontenancé.

— Le retour était pour vous, dit-il en baissant la tête, et le billet simple pour moi : je reste ici.

Telle fut son explication : vous en concluez ce que vous voudrez, monsieur le procureur général. Quant à moi, ma conviction est faite, et je ne rougis pas de signer cette lettre, Votre servante,

BERTHE PLANTIN.
P. c. c. : Abel HERMANT.

PREMIÈRES

A L'ODÉON

LE CRIME DE POTRU, drame en 4 actes, de M. Charles-Henry Hirsch.

C'est une excellente pièce de l'Odéon, c'est-à-dire de l'ancien Théâtre-Libre, un peu noire, solide, bien bâtie, et d'une probité littéraire. Jean Potru a eu le tort de vouloir planter sa baïonnette dans le ventre d'un sergent. Il était ivre. Selon le code militaire, l'ivresse est une circonstance aggravante. Charnonnet, le pays de Potru, et qui l'accompagnaient en bordée, a si bien nettoyé la baïonnette qu'on n'y a vu que du feu, ni plus ni moins que si Potru s'appelait Landru. Et voilà les deux complices libérés. Quo fait Charnonnet ? Quo feriez-vous à sa place ? Vous feriez chanter Potru. Charnonnet n'y manque pas, d'autant qu'il est pauvre, et Potru fils de riches fermiers. L'infortuné Potru a aussi une conscience, qui le tourmente, et une épouse légitime, Toïnon, que convoite cette canaille de Charnonnet. Potru est un disciple sans le savoir des antiques philosophes qui prétendaient que le seul moyen de rendre la paix à un criminel est de le purifier par le châtiment. Potru a souffert d'expiation. Il écrit à son colonel : « Me me, adum qui fecit ! In me convertite ferum... » ; en d'autres termes : « C'est moi qui ai bûlé le sergent : qu'on me fusille ! »

Mais le grand-père Potru n'entend pas de cette oreille. Il déchire la lettre, remonte à Charnonnet qu'on pourrait fort bien le poursuivre comme complice, bref, il arrange tout... comme au théâtre. Les âmes sensibles se demandent ce qu'il adviendra du mariage Potru, et si Potru, qui ne semble pas trop flatté d'avoir un assassin pour mari, ne préférera pas, un jour ou l'autre, celui qui n'a fait qu'essuyer la baïonnette. Dans le roman d'Al. Hirsch, a tiré sa pièce, Potru se dénonçait lui-même, était jugé, et non pas acquitté à la minorité de faveur, mais obtenait la bénédiction de la loi de suris. Après quoi, il se faisait justice en se noyant.

Le drame de M. Charles-Henry Hirsch est bien monté et fort bien joué. M. Vargas, dans le rôle du grand-père, de la puissance et de la mesure, M. Grétillet et M. Chaumont sont pittoresques. On a justement applaudi Mmes Kervich-Colin et Barsange. Mais pourquoi les personnages parlent-ils tantôt la langue commune et tantôt le patois, comme s'ils ne se rapelaient que de loin en loin qu'ils sont paysans et Normands ?

Abel HERMANT.

POURQUOI ON ACHÈTE UNE BIGNAN-SPORT

Aller vite et loin, ne dépenser que quinze litres d'essence pour cent kilomètres à l'heure, avoir la garantie absolue de posséder une voiture construite avec les aciers C. N. S. et 819 des aciéries de Sheffield ; à 90 kilomètres à l'heure pouvoir arrêter en 100 mètres ; pouvoir rouler dans une Bignan-Sport dès le mois de juin, sont des raisons suffisantes pour attirer la foule des visiteurs à la Galerie d'Exposition, 93, avenue des Champs-Élysées, où sont exposés un châssis et une voiture de démonstration.

LE TOUQUET-PARIS-PLAGE

(Pas-de-Calais)

MER — FORET — GOLF — TENNIS

CASINO ET HOTELS REMIS A NEUF

Hôtels : Hermitage, des Anglais, Regina.

Trains RAPIDES

AU PRINTEMPS

En application de la loi sur la journée de 8 heures, les Magasins du Printemps seront ouverts de 9 heures du matin à 6 h. 1/2 du soir à partir du lundi 2 juin.

CORPS DIPLOMATIQUE
— Mme Nelson Page, femme de S. Ex. l'ambassadeur des États-Unis à Rome, a donné une dernière réception pour prendre congé de l'ambassade. Elle quittera Rome prochainement pour rentrer aux États-Unis. M. Thomas Nelson Page rejoindra Mme Page à Washington dans quelque temps.
— Le ministre de Belgique et la baronne de Gaiffier d'Hestroy viennent de donner un dîner en l'honneur de LL. AA. RR. le duc et la duchesse de Vendôme.

NAISSANCES
— La baronne de Taisne, née Costa de Beauregard, a donné le jour à une fille : Amélie.
— Lady Granby, belle-fille du duc et de la duchesse de Rutland, a mis au monde un fils.
— Lady Acton, femme de lord Acton, chargé d'affaires britannique à Berne, est mère d'une fille.

INFORMATIONS
— Le Comité Interallié Games a réuni hier soir, pour un dîner au Cercle Interallié, sous la présidence de M. Balfour, ministre des Affaires étrangères britannique, les joueurs de tennis qui doivent prendre part au grand match international de fin juin.

FIANCILLES
— On nous annonce les fiançailles de Mlle Françoise Firino, fille de M. René Firino, décédé, et de Mme, née Vanier, avec le comte de Dreu-Breze, lieutenant pilote aviateur, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre et de la croix de guerre belge, fils aîné du marquis de Dreu-Breze et de la marquise, née Grammont.

MARIAGES
— Hier a été célébré, en l'église Saint-Augustin, le mariage de l'enseigne de vaisseau Jacques Amet, décoré de la croix de guerre, fils du vice-amiral Amet, grand-officier de la Légion d'honneur, et de Mme Amet, avec Mlle Yvonne Bluyssen, fille de M. Paul Bluyssen, député de l'Inde française, chevalier de la Légion d'honneur, et de Mme, née Com-



Mlle BLUYSSSEN ET L'ENSEIGNE DE VAISSEAU AMET sortant de l'église Saint-Augustin

mille. Les témoins étaient, pour le marié : M. Albert Amet, son oncle, et M. Henri Chamaud, son cousin ; pour la mariée : M. Fernand Bourget, secrétaire général du Conservatoire, vice-président de l'Association des journalistes parisiens, chevalier de la Légion d'honneur, et M. Edouard Oré, officier de la Légion d'honneur. La bénédiction nuptiale a été donnée par M. l'abbé Parreau, premier vicaire de Saint-Germain-l'Auxerrois. Le président de la République s'était fait représenter par le capitaine de vaisseau Grandclément.

— Très nombreuse et élégante assistance. Hier, en la basilique de Sainte-Clotilde, où l'abbé Verdier, curé de la paroisse, bénissait le mariage du comte François de Vogüé, sous-lieutenant au 26^e régiment de dragons, décoré de la croix de guerre, fils du marquis de Vogüé et de la marquise, née princesse Louise d'Arberg, et petit-fils du prince d'Arberg, avec Mlle Clotilde de Durfort de Lorge, petite-fille de la comtesse de Durfort, née Montmorency-Luxembourg, et fille du comte Bernard de Durfort et de la comtesse, née de Wignacourt. Les témoins étaient, pour le marié : le comte Arthur de Vogüé et le général marquis de Laguerre, ses oncles ; pour la mariée : le duc de Lorge, son oncle, et le marquis de Wignacourt, son oncle. La quête fut faite par M. Charles d'Arberg, avec Mlle Hélène de Bagneux, et par M. Mathieu de Durfort avec Mlle Alice de Vogüé. Après la cérémonie, une réception restreinte eut lieu chez la comtesse B. de Durfort.

— A Monaco a eu lieu, avant-hier, le mariage de Mlle de Popoff, demoiselle d'honneur de S. M. l'impératrice de Russie, fille de M. Paul de Popoff, maréchal de la noblesse, conseiller d'Etat actuel, avec le prince Nicolas Troubetskoï, lieutenant dans l'armée russe. Les témoins étaient : le prince Pierre Wolborsky, le comte Vladimir Bobrinsky, M. Anatole Nekudow, ancien ambassadeur de Russie, et M. Eugène Protopopoff, consul de Russie à Nice.

— Mgr Momier, évêque de Troyes, béni, cette semaine, le mariage de Mlle Hélène Allart du Chollet, fille du comte et de la comtesse Allart du Chollet, avec M. Maurice Chuyard.

CITATIONS
— La Distinguished Service Cross vient d'être décernée au lieutenant Etienne Escudier, du 79^e régiment d'infanterie française, attaché au 59^e régiment d'infanterie américaine, pour « héroïsme extraordinaire dans l'action du bois de Briuelles, France, le 28 septembre 1918 ».

Le lieutenant Escudier est le fils du distingué député de Paris.

DEUILS
Nous apprenons la mort :
De Mme Joseph Bertrand, née Baudiot, décédée à l'âge de cinquante-quatre ans, à La Rochelle ; elle était la femme du colonel Joseph Bertrand, et la belle-fille de M. Joseph Bertrand, l'ancien secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences et de l'Académie française ;
De M. Demonts, notaire honoraire, ancien président de la Chambre des notaires de Paris, chevalier de la Légion d'honneur, titulaire de la médaille de la Reconnaissance française, décédé au château de Valmatte, à soixante et onze ans.

OSTENDE, THE IMPERIAL HOTEL
450 chambres. Ercol Mazzolini, prop. Plais du jour.

On n'est pas dans une belle vitrine que l'on juge la chaussure, c'est au pied ! Voyez « TOMMY », 1, rue de Provence ; 23, rue des Martyrs ; 81, passage Brady ; 44, rue Saint-Placide ; 48, rue Richelieu ; 2, rue Fontaine.

BRIDES-LES-BAINS
SAVOIE
EST OUVERT
NOUVELLES AMÉLIORATIONS
TRAINS DIRECTS DE PARIS

Il est convenu aujourd'hui, d'un commun accord entre tous les peuples civilisés, que la personne des ambassadeurs est sacrée. Il n'y eut guère, depuis des siècles, que deux exceptions à cette règle : les Turcs, sous Louis XIV encore, avaient coutume de mettre en prison les ambassadeurs qui avaient cessé de leur plaire ; et les Allemands assassinèrent à Rastadt, en 1798, deux plénipotentiaires français, Roberjot et Bonnier.

Personne ne songerait à en faire autant aujourd'hui. Bien plus, c'est avec eux comme dans la tragédie classique, où, jusqu'à « je vous hais », tout se dit poliment. Le langage diplomatique est le contraire du langage en temps d'élections. En temps d'élections, tout le monde sait que si l'on traite son concurrent de canaille cela veut dire simplement qu'on n'est pas de son avis. Mais si l'on suggère à un ambassadeur qu'on n'est pas tout à fait de son avis, cela peut vouloir signifier qu'on va jeter 500,000 hommes dans son pays. Et, jusqu'à ce moment-là, tout se passe le plus galamment du monde.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Au treizième siècle, les Liégeois eurent un petit différend avec le duc de Bourgogne. Celui-ci leur envoya un ambassadeur. Mais, dit un auteur du temps, « ce populaire, étant fort grossier, remit à celui-ci un papier plié en forme de lettre, et icelui contenait une réponse qui ne se pouvait lire — ni se sentir ».

On ne peut donc affirmer que l'histoire diplomatique ait eu son mot de Waterloo. Mais c'est bien pis !

Pierre MILLE.

Castelnau à l'Institut

Après Joffre, Foch et Pétain, le général de Castelnau va recueillir l'hommage de l'Institut de France.

C'est l'Académie des Beaux-Arts qui veut offrir ses suffrages au glorieux vainqueur du Grand-Couronné, au collaborateur si précieux des trois maréchaux dans la plupart des actions les plus importantes qui ont déterminé la victoire finale.

On sait qu'un siège est devenu vacant dans la section des académiciens libres de cette Compagnie par la mort de M. Lafenestre : c'est ce siège que l'Académie réserve au général de Castelnau.

Cette sensationnelle candidature, acceptée hier avec enthousiasme par nos artistes, sera agréée, ils l'espèrent bien, par le général, et elle sera certainement officielle dans quelques jours.

Deux académiciens alliés

L'Académie des Sciences morales et politiques a élu hier, à l'unanimité, membres associés étrangers aux fauteuils du président Roosevelt et du grand-duc Nicolas Michailovitch, décédés, M. Venizelos et M. Balfour.

A cette élection, qu'Excelsior avait fait prévoir depuis plusieurs semaines, ont pris part tous les membres de l'Académie que la maladie ou quelque mission hors de Paris n'avaient pas empêchés de se rendre à l'Institut.

M. Paul Deschanel et M. Ribot ont, les premiers, déposé leurs bulletins dans l'urne, avec leurs confrères de l'Académie française, MM. Emile Boutroux, le comte d'Haussonville, Bergson, de La Gorce et les membres du bureau.

M. Politi, ministre des Affaires étrangères de Grèce, présent à la séance, a été prié par le président, M. Morizot-Thibault, de transmettre à M. Venizelos, avec l'hommage de l'Académie, ses plus chaleureuses félicitations.

Une troisième élection a été faite ensuite, celle de M. Schelle, ancien directeur au ministère des Travaux publics, éditeur de Turgot, et auteur de livres estimés sur l'école physiocratique, qui a été nommé au fauteuil du regretté René Stourm, par 19 voix contre 12 à M. Deschamps, au premier tour de scrutin.

L'héroïne d'un drame de 1870

Le fracas des événements a empêché les journaux d'enregistrer la mort d'une vieille religieuse, une carmélite, qui avait été, en 1870, l'héroïne d'un drame des plus douloureux.

M. de La Tour Saint-Léon possédait, aux environs de Nancy, un château où il vivait avec sa fille, jeune et belle, âgée de vingt ans. Au moment de l'invasion allemande de 1870, un officier prussien fut logé au château ; il se montra fort empressé pour la jeune fille, au point qu'un soir il voulut l'obliger à subir ses caprices ; celle-ci n'échappa à ses obsessions qu'en le frappant d'un coup de couteau à la poitrine.

Après enquête, le général commandant l'armée d'occupation reconnut que la jeune fille était d'un état de légitime défense, et il n'y eut pas de poursuites.

Le 5 juillet 1876, Mlle Blanche-Marie-Louise de La Tour Saint-Léon prenait le voile au couvent des Carmélites de Paris. La religieuse est morte seulement tout récemment.

HENRY BORDEAUX

Dès ses débuts, qui datent de 1890, — il avait vingt ans — M. Henry Bordeaux s'était engagé sur le chemin qui mène à l'Académie. Né en Savoie, petit-fils d'un magistrat catholique, fils d'un avocat ayant grand souci des principes religieux, il est demeuré fidèle à ces convictions de famille, que fortifia une éducation dans un collège de jésuites. A quatorze ans, il débuta comme acteur dans la tragédie, en jouant le rôle de Berthe dans la *Fille de Roland*. « On m'avait affublé d'une longue robe d'argent, a-t-il écrit à Mme Bartet, et d'une superbe perruque blonde. Un camarade qui était dans les « grands » interprétait Charlemagne. »

Cela devait inciter le jeune soligien à écrire une tragédie ; il n'y manqua pas, et il doit conserver dans ses cartons un *Charles VII* en six actes. A dix-sept ans, il vint à Paris en six actes, et, en 1889, sa licence obtint, il entra, presque imberbe, au *Petit Journal*, pour y rédiger la chronique quotidienne de l'Exposition universelle.



LE MARÉCHAL SIR DOUGLAS HAIG ET SA FAMILLE

Le grand chef qui a mené les armées britanniques à la victoire est actuellement auprès des siens en Angleterre, où il jouit d'un repos temporaire héroïque gagné. Le voici — en civil — avec lady Haig, qui a sur ses genoux son dernier-né, George Alexander Eugène Haig. A gauche et à droite : miss Alexandra et Victoria Haig.

dant, la *Revue Bleue*, études ensuite réunies en volumes, et où il se montrait érudit, bienveillant et intéressant. Il aurait volontiers aux nouveaux venus, aux malchanceux, à ceux qui ont besoin d'être encouragés, aidés, soutenus, au lieu de se montrer rogne, hautain, comme tant d'autres, pour qui la critique n'est qu'un moyen de flatter les gardiens du sérail académique, où ils sèchent d'envie d'entrer. Ces écrivains-là s'embusquent au coin des chroniques des grands journaux et, s'adressant aux puissants de la Coulole, ils dirigent contre eux leurs articles menaçants : le dénigrement ou le vote favorable ! Cela ne réussit pas toujours.

M. Henry Bordeaux céda enfin à la vocation littéraire ; il quitta sa ville natale, son cabinet d'avocat et s'installa pour la troisième fois à Paris, où il écrivit un roman par an.

Il a un public à qui il plaît, et qui lui témoigne son estime. L'écrivain se spécialise dans les intrigues simples, avec le respect de la femme ; ses personnages sont d'honnêtes gens. Cela nous change de ces chiffonniers de l'art qui cultivent le faisan des adultères et ne ramassent, dans les psychologies contemporaines, que les vices.

Son élection à l'Académie a mécontenté ses adversaires — il en a, parbleu ! — mais n'a surpris personne. — JEAN-BERNARD.

Américains et Français

« Il est difficile de s'imaginer l'idée des Américains avant la guerre sur le compte des Français ; ils les regardaient comme des machines légères et difformes, incapables de solidité et de constance, occupés uniquement du soin de friser leur chevelure, sans foi, ne respectant pas même les devoirs les plus sacrés... »

Cela n'est pas écrit, comme on pourrait peut-être le croire, d'ailleurs : on le peut lire dans une curieuse relation de voyage à Boston, publiée à Paris, chez Nyon, par l'abbé Robin, en 1788. Tel était — avant la guerre de l'Indépendance — le renom des Français. Mais M. le comte d'Estaing arriva, puis M. de La Rochambeau, et l'on est très aise de lire ce qui suit :

« Les Français n'ont point été cette nation légère, présomptueuse, bruyante, fastueuse ; ils vivaient tranquilles, retirés, bormant leur société à celle de leurs hôtes, pour qui ils devenaient de jour en jour plus chers. Ils se sont montrés affables, polis, agréables. Cette conduite a opéré une révolution totale dans les esprits : leur départ attristait mille fois plus que leur arrivée avait alarmé. »

Ainsi la guerre, voici cent trente-cinq ans, opéra déjà ce miracle de nous révéler, Américains et Français, les uns aux autres :

c'est un des rares bienfaits dont nous lui soyons redevables !

Répétition générale

Comment les délégués signeront-ils le traité de paix dans la galerie de Versailles ? Question assez laborieuse et qui a exigé, de la part du protocole, de profondes cogitations.

En effet, si on eût fait circuler le traité de main en main, comme au jeu du furel, cela eût manqué de dignité. Et l'acte, à la fin, eût été extrêmement pochété et froissé pour une pièce rarissime et historique. On pensa, alors, à le placer sur une sorte de pupitre, devant une des fenêtres qui donnent sur la plus noble, sur la plus royale, la plus harmonieuse des perspectives : celle du parc de Versailles. Mais, on s'aperçut que les délégués, vus de dos, auraient vraiment mauvaise grâce devant l'objectif.

Alors, on adopta l'idée d'une table, sur une petite estrade, placée à l'une des extrémités de la galerie. Chaque délégué y viendra à son tour, comme dans les cérémonies religieuses... Mais il serait prudent de faire une petite répétition générale pour éviter, tout accroc le jour que se donnera, pour notre joie et la honte des Allemands, l'illustre drame.

Les cheveux de Jeanne d'Arc

Jeanne d'Arc, l'héroïque amoureuse de la Patrie, dont on célèbre aujourd'hui la fête, était-elle blonde ou brune ?

A vrai dire, il ne nous reste d'elle aucun portrait contemporain. Celui du musée de Versailles, par exemple, comme la statuette de bronze du musée de Cluny, sont des traquages ; ce sont des saint Georges dont on a fait sans grand-peine des Jeanne d'Arc. Même aventure advenue, au musée Jeanne d'Arc, à Orléans, à un saint Maurice.

Les partisans de la Pucelle brune s'appuient sur un argument bien fragile... sur un cheveu. Longtemps, en effet, on put voir, à l'hôtel de ville de Riom, sur une lettre de Jeanne, mêlé à des débris de son écheveau, un cheveu noir. On sait que, pour assurer la sécurité de la correspondance, on insérait parfois un cheveu dans la cire encore chaude. Cela fonctionnait comme un lais autour du parchemin scellé. Mais ledit cheveu est-il bien de la Pucelle ? Ne vient-il pas, par exemple, de la tête mutine de son page Muguet ? Et puis, le cheveu a disparu.

Jeanne était blonde, affirmait d'autres érudits, non moins ardents, non moins informés. Si elle eût été brune, elle aurait été une exception dans son pays natal, dans sa

région, dans sa famille. Bien plus, elle était rousse. En effet, dans un soi-disant portrait du père de la Pucelle, et provenant de la famille d'Arbaumont, Jacques d'Arc a les cheveux roux. Or, les filles ressemblent généralement à leur père. L'argument vaut ce qu'il vaut...

Au reste, blonde, brune, rousse, la Vierge guerrière est toujours radieuse, unique dans notre histoire, dans toutes les histoires !

Un solitaire

Le marin chargé de recevoir les signaux sur ce point extrême de l'île de Lewis où lui parvinrent les nouvelles de l'aviateur Hawker mena une vie des plus monotones, et il dut bien accueillir un événement qui rompt l'uniformité de ses jours. Cette partie de l'île, située au nord des Hébrides, ne se trouve sur la route d'aucun navire, excepté de ceux qui se rendent des ports scandinaves en Amérique, et vice versa. Il s'en trouve quelques-uns aussi qui prennent, partant de la côte anglaise, de Leith ou de Dundee, ce que les marins nomment « la route du Nord », au lieu de passer par la Manche, et qui longent ainsi l'île de Lewis. Le marin en question n'aperçoit tout au plus, dans son année, que trente ou quarante navires, environ, par exemple, dix jours, alors qu'à Douvres, par exemple, il en passe un toutes les dix minutes. Inutile de dire que ce poste n'est pas recherché, et on considère généralement qu'il est réservé aux malheureux qui ne sont pas bien en cour ! On songe au fonctionnaire dont Kipling nous conte les tribulations, et qui trouvait tous les endroits où on lui assignait un poste « singulièrement chauds ».

A l'ombre des lauriers

Les enfants dont la naissance heureuse sera fêtée avec les créations de distinction de « A la Marquise de Sévigné », 11, boulevard de la Madeleine, s'épanouiront à l'ombre glorieuse des lauriers. Le motif d'art des dernières boîtes, dites « Baptême Versailles », est une scène familiale dans les jardins de Le Notre, se détachant en relief dans un cadre Louis XIV aux fleurs d'or.

Où aller par ce beau temps ?

Avec les amateurs de plein air et les gourmets à l'Ermitage de Longchamp, car c'est le seul endroit du Bois de Boulogne où l'on peut savourer un excellent repas.

Nos artistes reviennent

Louchet, ciseleur, 3, rue Aubert, informe sa clientèle que sa Maison, fermée pendant les hostilités pour cause de mobilisation, ouvrira le mercredi 4 juin.

LE PONT DES ARTS

L'Académie des Beaux-Arts a élu, hier, comme nous l'avions fait prévoir, M. Tournaire au fauteuil du regretté Louis Bernier, dans la section d'architecture.

Ce résultat a été acquis au cinquième tour de scrutin.

Au premier tour, MM. Tournaire et Fornigé avaient eu chacun 8 voix. M. Pontremoli 6 et MM. Marcel, Chaussemiche, Jacques Hermant, Blavette, Robin s'étaient partagé le reste des suffrages.

Au dernier tour, M. Tournaire a emporté par 30 voix contre 11 à M. Pontremoli, 2 à M. Fornigé, 1 à M. Blavette et 1 à M. Marcel. L'élu, M. Tournaire, est l'auteur de la villa d'Edmond Rostand à Cambo et de l'achèvement du Palais de justice de Paris.

Le musée céramique et les salles d'exposition de la Manufacture nationale de Sèvres seront à nouveau ouverts au public à partir d'aujourd'hui, 1^{er} juin.

Les jours et heures d'ouverture seront les suivants :
Le dimanche : du 1^{er} avril au 30 septembre, de 9 h. 30 à 17 heures, et du 1^{er} octobre au 31 mars, de 10 heures à 16 heures.
Les lundi, mardi, mercredi, jeudi et vendredi, du 1^{er} avril au 30 septembre, de 12 heures à 17 heures, et du 1^{er} octobre au 31 mars, de 12 heures à 16 heures.

Avis aux retardataires. — C'est ce soir dimanche, à 5 heures, que ferment les expositions italiennes, espagnoles et françaises au Petit-Palais.

Le portrait d'Emile Hinzlin, qui avait figuré au Salon de la Nationale, en 1909, a disparu. Il avait été envoyé à Londres par l'exposition des artistes alsaciens-lorrains.

De M. Ernest de Ganay vient de paraître le *Poème des Jardins*, où sont passés en revue tous les grands ensembles des environs de Paris, tant à la française qu'à l'anglaise ; une importante partie du volume est consacrée à Versailles et aux Trians.

On annonce, du même auteur, un livre d'histoire qui sera publié dans quelques semaines.

La *Vie Lyonnaise*, tel est le titre d'un nouveau magazine bi-mensuel consacré à la région de Lyon, et qui paraît sous la direction de notre confrère G. Berthillier.

LA CURIOSITÉ

Galerie Petit. — Exposition. Tableaux et études par Gaston Latouche (M^e Lair-Dubreuil, MM. Petit et Allard).

FOL ESPOIR



— La Comédie-Française ne sait, paraît-il, que faire de toutes les soubrettes qu'elle a engagées... Elles sont trop !...
— Oh ! si elle voulait nous en céder quelques-unes !

Dessin inédit par A. Guillaume.

LA PRÉFACE

« MARCHAND D'ESTAMPES »

La belle et étonnante pièce de M. Georges de Porto-Riche, le *Marchand d'estampes*, paraît en librairie, précédée d'un avant-propos du grand écrivain. On sait que la dernière œuvre de G. de Porto-Riche a été jouée, pendant la guerre, à un moment où le public qui fréquentait le théâtre ne demandait qu'un divertissement de médiocre qualité, ce qui explique la carrière relativement courte du *Marchand d'estampes*. G. de Porto-Riche le constata avec une mélancolie sereine ; et il rapetisa les débuts d'*Amoureuse*, qui, lors de sa création, ne tint l'affiche qu'une quarantaine de fois. Depuis, l'œuvre, qui est au répertoire de la Comédie-Française, est devenue quasi classique.

« A l'exception de Jules Lemaitre, de Henry Cécil et de Jacques du Tillet, rappelle M. de Porto-Riche, la critique exalta *Amoureuse*, la tourna même en ridicule. Et cette histoire fut à peu près celle du *Passe*... »

D'ailleurs, on chercherait en vain, dans le martyrologe des lettres, un exemple de férocité comparable au ramassage d'injures, de calomnies et de sottises dont souffrirent mes ouvrages à leur apparition... »

Avec M. de Porto-Riche, nous pouvons espérer que le *Marchand d'estampes* aura sa revanche ; nous la souhaitons prochaine.

AVANT « LE RETOUR »

C'est vendredi que sera donnée, à l'Opéra, la première représentation du *Retour*, le drame lyrique de M. Max d'Ollone, qui, joué avec succès il y a quelques années en province, reçoit aujourd'hui sa consécration officielle à Paris. Le livret est du compositeur lui-même. L'action se déroule dans un temps et un lieu indéterminés, parmi l'atmosphère dont Maeterlinck entoure ses héros. Un jeune homme quitte — pour un long voyage — celle qu'il aime et à laquelle il est fiancé. Lorsqu'il revient son cœur est changé, ce n'est plus le héros pur du premier acte. Le monde l'a corrompu. L'œuvre comporte deux actes et n'a que cinq personnages.



Mlle LUBIN (Phot. Henri Manuel.)

Mlle Lubin, qui chantait récemment *Pénélope*, à l'Opéra-Comique, créera l'héroïne de M. Max d'Ollone, MM. Rambaud, Gresse, Noël, Naryon, sont en tête de la distribution masculine.

Avec le *Retour*, nous reverrons *Coppélia*, dans sa version primitive en deux actes, que l'on applaudissait avant la guerre à l'Opéra. C'est Mlle Zambelli qui dansera *Coppélia*.

Comédie-Française. — Vendredi prochain, à l'occasion du 313^e anniversaire de la naissance de Corneille, la Comédie-Française donnera *Psyché*, *Nicomède* et des récitation de poésies.

A propos de la subvention du Théâtre-Français. — Il est question d'augmenter la subvention du Théâtre-Français. Mais s'il on que Victor Hugo et Alexandre Dumas avaient voulu un moment être ensemble directeurs du Théâtre-Français, et à quelles conditions ? On lit à ce sujet, dans la *Vieille Revue de Paris* (T. XXIII, 1830), le passage suivant :

« MM. Victor Hugo et Alexandre Dumas ont présenté cette semaine, à la commission du Théâtre-Français, un projet pour l'exploitation à leurs risques et périls du théâtre de la rue Richelieu. Ce projet ne réclamait du gouvernement aucune subvention. Mais ces messieurs, s'engageant à jouer une fois par semaine l'ancien répertoire, Voltaire et Racine, demandaient seulement que l'autorité leur assure chacune de ces représentations à 2,000 francs. Ce serait donc cinquante-quatre représentations par an à 2,000 francs, soit 108,000 francs. »

La demande ne fut pas acceptée, et les deux auteurs continuèrent à écrire des pièces au lieu de jouer celles des autres.

Gâté-Lyrique. — On sait qu'en dehors des cent représentations populaires d'opéra et d'opéra-comique inscrites au cahier des charges, le théâtre de la Gaîté a inscrit à son programme l'opérette. Des septembre, M. Gabriel Trarieux, nouveau directeur, nous donnera la *Belle Hélène*, avec Mme Marguerite Carré, M. Francell, M. Albert Brasseur, etc. Trois autres ouvrages d'Offenbach sont également inscrits à son programme : *Orphée aux Enfers*, *Madame Favart*, la *Fille du Tambour-Major*.

Gymnase. — M. Lagrenée, le jeune transfuge de la Comédie-Française, reprend aujourd'hui, dans le *Secret*, le rôle créé par M. Victor Boucher.

Aux Capucines. — Voici la distribution complète du *Bonheur de ma femme*, la nouvelle pièce de MM. René Peter et Maurice Soulié : Bobby, Victor Boucher ; Jannine, Jane Renouard ; Le Prieur, André Dubosc ; Lucienne, Lucy Mareil ; Heurtelise, Cousin ; Marcel de Montfermeil, Blanchet ; Monsignor Trepoign, Barral ; Brichard, Peyrière ; Joseph, Trevoix ; Mme de Montfermeil, Marguerite Pouget.

Répétition générale : mercredi 3 juin, à 8 h. 45. Première : jeudi 4 juin, à 8 h. 45.

Aux Concerts du Conservatoire. La Société des Concerts du Conservatoire a procédé, hier, à l'élection de son chef, en remplacement de M. A. Messager. C'est M. Philippe Gaubert qui a été nommé à une très forte majorité. Prix de Rome en 1909, flûtiste de grande valeur, M. Gaubert est bien connu dans le monde musical. Les grands concerts symphoniques ont maintes fois joué ses œuvres, et l'Opéra monta avec succès son ballet en deux actes, *Philotis*.

PETITES NOUVELLES

Mme Sarah Bernhardt quitte Paris aujourd'hui. Elle va faire des conférences sur Rostand à Lyon, Marseille et Montpellier.

Le Palace-Théâtre annonce, pour mardi soir, la première représentation de la deuxième version de la *Revue du Palace*, avec Mlle Régine Flory, MM. Chevalier, Morton et Girier.

La *Dame du 23*, de MM. Paul Gavault et A. Bourgeois, succédera, dans quelques jours, à l'*Herminette* du Bal Tabarin, au théâtre Cluny.

Le compositeur Edouard Van Cleef don-

MERLE BLANC

LE CIRAGE des Grands Bottiers

1914

MÉMOIRES DE GUERRE INÉDITS
du MARECHAL FRENCH

Copyright by "Excelsior" (France), "Daily Telegraph" (England) and "New-York Herald" (United States of America) 1919.

CHAPITRE XII
LA BATAILLE D'YPRESTroisième phase (1^{er}-10 novembre)

(Suite)

Dans la nuit du 3, je rédigeai deux ordres généraux destinés aux troupes.

Pendant les premiers jours de novembre, d'importants renforts français commencèrent d'arriver à Ypres. Le XX^e C. A. débarqua dans cette zone les 4 et 5 novembre.

Vers cette époque, les deux bureaux britannique et français devinrent très optimistes au sujet d'un grand repli allemand sur le front occidental. Les Russes marchaient de succès en succès, et d'importants embarras de troupes étaient signalés à Roulers, à Thourout, à Bourcoing, ailleurs encore.

Qu'il avait-il de vrai dans ces prévisions? Je ne sais, mais, comme toujours, nos espoirs se tournèrent en désappointement, et la pression sur notre front ne fit que s'accroître. Mais nos yeux étaient toujours tournés vers l'est; comme je l'ai dit au chapitre précédent, l'effort russe continuait à nous soutenir, et chacun regardait de ce côté.

Les Artistes' Rifles

Quelques unités territoriales commencèrent à débarquer en France, parmi lesquelles les Artistes' Rifles, l'Honorable Artillery Company, les Queen's Westminsters and Hertfordshire Territorials et la Warwickshire Battery d'artillerie montée. Je passai une matinée à circuler à cheval parmi ces troupes et fus profondément frappé par le magnifique esprit qui les animait. Leur seule idée était d'être prêts aussi rapidement que possible, pour pouvoir prendre leur place au combat, sur le front.

Les Artistes' Rifles sont étroitement liés pour moi aux premiers souvenirs des territoriaux en France. Ce bataillon était désigné, avant la guerre, avec quelques autres, comme corps d'instruction pour officiers. Nos pertes en officiers pendant la campagne avaient, jusqu'à ce moment-là, été prodigieuses, et je m'ingéniais à trouver des moyens de combler les vides. Quand je vis les Artistes' Rifles et les hommes qui composaient le bataillon, je songai à les utiliser pour mon projet.

Leur commandant était alors un excellent et remarquable officier, le colonel May. Je pris son avis, et avec son concours un centre d'instruction pour officiers fut créé, le premier de tous ceux qui virent le jour par la suite. Grâce aux Artistes' Rifles, nous pûmes faire face rapidement à nos pressants besoins. On leur donna la fondation de ce mouvement des écoles d'officiers en campagne, dont les ramifications s'étendirent non seulement en arrière du front, mais dans tout le Royaume-Uni. Il est intéressant de noter que la transformation d'un bataillon territorial d'élite en un centre de perfectionnement d'officiers était encore une des brillantes conceptions de lord Haig.

Le 6 au soir, la 7^e brigade de cavalerie de Kavanagh, la 4^e brigade (Guards) de Cavan, et la 22^e brigade (7^e D. L.) de Lawford remportèrent un beau succès. Un détachement français, à la droite du 1^{er} C. A., avait été rejeté sur le canal, et une situation sérieuse en était née.

Succès coûteux

Nos troupes contre-attaquèrent avec plein effet. La brigade de Lawford (2^e Bn Queen's, 2^e Bn Royal Warwickshire Regt, 1^{er} Bn Royal Welsh Fusiliers, 1^{er} Bn South Staffordshire Regt) fit un assez grand nombre de prisonniers et captura des mitrailleuses. La contre-attaque réussit et la situation fut stabilisée.

Nous payâmes d'ailleurs cherement ces succès par la perte de vies précieuses. Entre autres, Gordon Wilson, commandant les Blues, et Hugh Dawney, commandant le 2^e Life Guards, furent tués.

Dans la nuit du 6, la nouvelle nous arriva d'une grave défaite des Autrichiens, que les Russes avaient rejetés au delà du San. De nouveau, nos espoirs montèrent comme du vin-argente. Pendant une nouvelle semaine, nous nous attendîmes à voir les Allemands s'affaiblir, sur notre front, réduits par la nécessité d'envoyer des troupes pour sauver la Silésie.

Nous discutâmes longuement toutes nos espérances, tous nos plans, dans une réunion tenue le 8 novembre, à Cassel, au Q. G. de Foch. Le général était dans un de ses jours les plus optimistes, et je dois confesser que j'avais subi profondément la contagion de ses espoirs. Notre baromètre militaire, cependant, montait et descendait aussi vite, aussi soudainement,

qu'un bateau entraîné dans un tourbillon. Mon désir immédiat était de relever mes troupes étendues du saillant d'Ypres. C'était le point sur lequel l'insistai le soir auprès de Foch, qui ne me semblait savoir dire que : « Attaque ! Attaque ! Attaque ! » (1).

Certes, il me vint en aide sur ce point, et fit, j'en suis sûr, tout ce qu'il put, mais pas assez tôt pour que mes vaillantes troupes n'eussent eu à subir le nouvel et terrible assaut que je décrirai au chapitre suivant.

Un message du roi George

Le 9, je reçus l'aimable message suivant de S. M. le roi :

Str John French,
Corps expéditionnaire.

9 novembre 1914.

Le magnifique courage, le haut esprit et l'endurance déployés par mes troupes, dans le terrible combat qu'elles mènent depuis tant de jours contre des forces si grandement supérieures en nombre, me remplissent d'admiration. J'ai pleine confiance dans le résultat final de leurs nobles efforts, sous votre habile commandement.

GEORGE, I. R.

Je répondis en ces termes :

S. M. le Roi, Buckingham Palace,
Londres.

9 novembre 1914.

Le très gracieux message de Votre Majesté a été reçu par les officiers et les hommes de l'armée de Votre Majesté en France avec les sentiments les plus profonds de gratitude et de fierté. Qu'il nous soit permis d'exprimer à Votre Majesté notre plus fidèle dévouement et notre inaltérable résolution de maintenir les hautes traditions de l'armée de Votre Majesté et d'amener la campagne à une fin victorieuse.

FRENCH.

Pendant la phase de la bataille décrite dans ce chapitre, des combats se déroulèrent avec une fortune diverse, tout le long de la ligne, de la Bassée à la mer. Le bois de Ploegsteert fut le théâtre de nombreux et violents engagements. La 6^e D. L. et la 19^e brigade au sud furent constamment aux prises avec l'ennemi. Dans toute la vallée de la Douve et sur la crête de Wytschaete-Messines, l'activité ennemie fut continue. Mais le point de la ligne qui me causait la plus grande inquiétude était l'intervalle existant entre le 1^{er} C. A. britannique et le 1^{er} C. A. français, sur le canal au nord d'Hollebeke. Ce n'est pas trop dire que d'affirmer que, sans la grande bravoure, sans l'endurance déployées sur ce point par une partie de la 3^e D. C. et d'autres troupes, l'ennemi aurait pu se rapprocher dangereusement de nos lignes de communication.

CHAPITRE XIII

Quatrième et dernière phase

(11 novembre à la fin de la bataille)

Chaque des phases en quoi j'ai divisé ce très bref et très incomplet récit de la bataille d'Ypres est marquée par un point culminant, de grande portée.

Au début de la bataille, ce fut l'arrêt de l'avance de l'ennemi vers les ports de la Manche et son brillant rejet sur la Lys par la cavalerie d'Allenby et le 1^{er} C. A. de Pulteney. La deuxième phase se résuma par la crise du 31 octobre; dans la troisième, nous rencontrâmes la mémorable résistance de la cavalerie et d'autres troupes sous Allenby sur la crête Wytschaete-Messines.

Le point essentiel de la quatrième et dernière phase est marqué par les assauts désespérés menés contre le saillant d'Ypres, les 11 et 12 novembre, par la fleur de la garde prussienne, sur l'ordre exprès de l'empereur de percer notre ligne.

Pétai à Cassel, dans la même salle où j'avais conféré avec Foch, le 8, et où nous avions caressé tous deux les mêmes rêves de victoire toute proche, — et là, le soir du 10 novembre, je reçus des rapports qui m'apprenèrent qu'une nouvelle et grave crise était imminente.

Foch m'informait qu'une attaque de grand style venait de s'engager contre sa ligne, entre Ypres et la mer. Par des renseignements dignes de foi il avait su que l'ennemi avait ramené du sud cinq corps d'armée froids. Les Allemands s'étaient déjà emparés du village de Dixmude, mais n'avaient pas encore réussi à franchir l'Yser, que défendaient des fusiliers marins et des troupes belges. Foch ajoutait qu'étant durement pressé et perdant du terrain près de Langemark il était dans la nécessité de porter en soutien vers le

(1) En français dans le texte.



LA HALLE AUX DRAPERS EN FLAMMES A YPRES

(Photographie prise à la fin de novembre 1914)

nord le corps de cavalerie de Conneau, qui tenait le front devant Messines, et qui priait de faire relever Conneau par Allenby. J'acquiesçai à ce désir et donnai les ordres en conséquence.

Les combats de Menin

Le 11, de bon matin, Haig rendit compte que sa position était fortement bombardée et qu'il était sous le coup d'une attaque violente. Deux corps d'armée nouveaux venaient d'arriver sur son front, la garde et le XV^e C. A.

Bref, les Allemands étaient sur le point de frapper le dernier coup, le coup furieux qui devait — ils l'espéraient, ils en étaient sûrs — leur ouvrir la route de la mer. Haig envisageait la situation avec la même farouche résolution, le même courage, la même fermeté, les mêmes qualités d'habileté et de prévision qui avaient, toujours caractérisé sa conduite des opérations. On pouvait facilement écrire un volume sur ces combats de la journée du 11 novembre, mais je ne puis, dans ces quelques pages, qu'effleurer certaines circonstances où la bataille fut particulièrement sanglante et dont les résultats eurent l'importance la plus grande, aux différents moments de la journée.

La première attaque, d'une rare violence, fut déclenchée à 9 heures 30, sur la route de Menin, contre le front tenu par les 1^{er} (Guards), 7^e et 15^e brigades. Au premier abord, d'un seul élan, les Allemands percèrent notre ligne. Le terrain leur fut magnifiquement disputé par les Royal Fusiliers, sous Mac-Manon, leur bravoure et dévouement, qui tomba mortellement frappé; le bataillon fut presque complètement anéanti. Les réserves, cependant, accoururent rapidement, des contre-attaques furent montées et déclenchées, qui rétablirent la ligne.

Vers midi, le point critique de la bataille se déplaça vers la droite du canal, où les Français furent relégués de leurs troupes. Le Verbranden-Molen. Le général Vidal demanda l'appui et le concours de notre 1^{er} C. A. Le dur combat mené aux abords de la route de Menin avait usé la plus grande partie de ses réserves; l'ennemi, de ce côté de la ligne, s'accrochait encore aux bois, et de nouvelles attaques étaient à craindre. En dépit de ces menaces, Haig put apporter aux Français une aide suffisante pour leur permettre de réparer de légers progrès; toutefois, la situation sur ce point resta douteuse et ne laissa pas, durant toute la journée, de causer de l'inquiétude.

Vers 13 h. 30 une nouvelle attaque, extrêmement violente, fut lancée, plus au nord contre la 5^e brigade. Elle fut repoussée, grâce surtout au feu d'artillerie.

Vers 15 heures, l'ennemi commença à se masser dans les bois, près de la route de Menin, à peu près en face du centre de notre ligne. Cette tentative d'avance fut prise entre deux feux que nous dirigeâmes sur eux du nord-est et du sud-ouest; les Oxfordshire Light Infantry et les Northamptonshire chassèrent les Allemands du bois, à la baïonnette.

De rudes combats se déroulèrent jusqu'à la nuit, dans la confusion de toutes les unités. Les pertes furent très lourdes; la 1^{re} brigade (Guards) ne comptait plus, ce soir-là, que 4 officiers et 300 hommes.

Victorieuse résistance

Le résultat final de cette magnifique défense fut l'échec complet de l'attaque, avec des pertes terribles pour l'ennemi, et le maintien, en fait, de la ligne primitive, malgré la perte de quelques tranchées sans importance.

Le brigadier général Fitz Clarence, V. C., dont j'ai déjà parlé, fut tué ce jour-là. Il venait justement d'illustrer son nom par de nombreux exploits, et plus spécialement pendant les heures critiques du 31 octobre.

Le succès de cette splendide résistance, comme celui des jours précédents, est dû au premier chef à Sir Douglas Haig, qui sut si rapidement comprendre la situation, utiliser les maigres forces dont il disposait, économiser ses quelques réserves avec tant de prévoyance — qui agit en véritable chef. Le concours réciproque aux moments critiques fut toujours assuré par l'absolue coopération des commandants de toutes les unités, grandes ou petites.

Je n'ai pas de mots pour exprimer la gratitude que le pays doit à ces jeunes officiers, aux sous-officiers, à tous les hommes de cette invincible armée. Grand tout était dit, le dernier mot était encore dû à leur courage et à leur endurance.

avait consacré sa vie entière, la grandeur de l'Angleterre.

Le général commandant la X^e armée est l'interprète de tous ses troupes, officiers et hommes, en exprimant au maréchal French et au général commandant le corps hindou la part que la X^e armée prend aujourd'hui au deuil de nos alliés.

Puisse l'exemple donné jusqu'au bout par le fameux maréchal britannique être compris et médité par nous tous. Lord Roberts est mort à l'heure des grandes batailles, au milieu des troupes qu'il aimait tant. Il n'est pas de mort plus enviable, il n'en est pas de plus glorieuse pour un soldat.

» DE MAUD'HUY. »

Dans la journée du 12, l'ennemi tenta de nouvelles attaques sur les deux flancs du 1^{er} C. A., mais fut repoussé avec de lourdes pertes. Bien que les troupes qui tenaient le saillant d'Ypres eussent été durement pressées, et n'eussent pu avoir qu'un repos insuffisant jusqu'à leur relève par les Français, on peut dire que ces grandes attaques constituèrent les derniers des efforts si résolus et souvent presque victorieux tentés par les Allemands, dans la dernière bataille d'Ypres.

L'ennemi à Dixmude

Les Français réussirent à reprendre une partie du terrain perdu; l'ennemi se maintint cependant à Dixmude.

A partir du 12 novembre, mon principal souci fut d'obtenir du repos pour les troupes qui venaient de combattre avec le terrible saillant d'Ypres, notamment pour le 1^{er} C. A. J'eus à ce sujet de longues entretiens avec Foch et lui représentai la nécessité de faire occuper l'ensemble de la ligne par les troupes françaises, au moins provisoirement. Il me répondit tout d'abord qu'il y avait à ce mouvement de grandes difficultés, mais finalement promit de me donner satisfaction et décida de commencer la relève le samedi 15, au plus tard.

En conséquence, j'avertis Haig qu'il ne recevrait plus de renforts, mais que ses troupes passeraient graduellement en réserve, au fur et à mesure de leur relève par les Français. Le 1^{er} C. A. devait être relevé avant tout autre et pris en réserve aussi rapidement que possible.

Foch fut fidèle à sa parole. Dans la nuit du 15, le 1^{er} C. A. français occupa certaines tranchées de Haig et releva deux brigades de la 1^{re} D. L. et une partie de l'artillerie.

BEAUTÉ
DES CHEVEUX

Si la chevelure est le trésor de la femme,
Le PÉTROLE HAHN est le trésor de la chevelure.

Est-il quelque chose de plus séduisant, chez la femme qu'une chevelure luxuriante et soyeuse ?

Le PÉTROLE HAHN vous permettra, Mesdames, de conserver cette chevelure qui fait votre orgueil, ou de l'acquiescer, si elle fait seulement votre envie.

Le PÉTROLE HAHN est la lotion idéale pour les soins quotidiens que vous donnez à vos cheveux.

Il fortifie et régénère le cuir chevelu prévient et arrête la chute des cheveux.



plus, une sève et une vigueur nouvelles, et c'est pourquoi son emploi est recommandé aussi bien aux personnes qui souhaitent de voir s'épaissir une chevelure clairsemée qu'à celles qui tiennent à ignorer toute leur vie les soucis de la chute des cheveux.

Le parfum du PÉTROLE HAHN est discret et des plus agréables.

Avantage inappréciable pour les femmes qui s'occupent de leur beauté, son emploi ne comporte aucun danger; il est absolument ininflammable. Il ne s'altère pas en vieillissant et le temps ne peut que l'améliorer.

L'usage régulier du PÉTROLE HAHN ne rend pas seulement la chevelure abondante et brillante; il la rend aussi souple et soyeuse. Il facilite même l'ondulation naturelle et il est l'auxiliaire indispensable des coiffures si élégantes que l'on adopte aujourd'hui.

Roccos, Monsieur, mes salutations empreintes de reconnaissance.
À Saint-Ambroix (Gard).

Monsieur Vibert,
Antérieurement par six mois de maladie et pendant tous ces cheveux, j'ai eu recours au Pétrole Hahn, et je constate avec bonheur qu'ils repoussent plus abondamment encore qu'avant cette triste période.

Je me fais un plaisir de vous adresser tous mes remerciements en vous priant de m'envoyer le grand modèle de 10 fr. me l'adressant tous les jours, je le trouve plus agréable.

L. G. M., Lyon.

Monseigneur Vibert,

A la suite d'une grave maladie, j'ai perdu tous mes cheveux et je désespérais (en mon âge) de les voir jamais repousser, quand j'eus l'idée, après divers essais sans résultat, d'essayer l'emploi du Pétrole Hahn. A ma grande satisfaction, je ne tardai pas à constater une notable quantité de petits cheveux qui ont aujourd'hui déjà plus de 20 centimètres de longueur, et je constate chaque jour qu'ils deviennent de plus en plus abondants et vigoureux.

Je suis très heureux, Monsieur, de vous adresser tous mes remerciements pour les bienfaits de votre excellente préparation en vous priant de m'en envoyer 6 flacons.

En vente dans le monde entier chez tous les Pharmaciens, Parfumeurs, Grands Magasins.

F. VIBERT, Fabricant, LYON.

SOUS-SECRETARIAT D'ÉTAT A LA LIQUIDATION DES STOCKS
CHANGEMENT D'ADRESSE

Par suite de l'extension des opérations de la Liquidation des Stocks de guerre, et à partir du 1^{er} juin, les bureaux et services du SOUS-SECRETARIAT D'ÉTAT DES FINANCES, chargés de la liquidation des stocks, sont transférés :

19 bis, Boulevard DELESSERT, Paris (16^e)

tous à côté de la station Métro-Passy.

Téléphone : Passy 96-45; 98-14; 98-35; 99-38

C'est à cette adresse que, à partir de cette date, devront être adressées les communications de toute nature concernant la Liquidation des Stocks.

SOUS-SECRETARIAT D'ÉTAT A LA LIQUIDATION DES STOCKS

19 bis, boulevard Delessert, Paris (16^e). — Téléphone : Passy 96-45

VENTE D'AVIONS ET HYDRAVIONS

comportant : 1^{er} AVIONS en bon état de vol et cellules neuves des types : VOISIN X — CAPRONI — LETORD — A. R. — CAUDRON R X I — BREGUET 14 A2 FAITS.

2^{es} HYDRAVIONS en état de vol (montés ou en caisses) des types : F. B. A. 200 HP — DONNET DENIAUX (D. D.) 300 HP — TELLIER 200 HP — LEVY-BESSON 200 HP — DONNET DENIAUX (D. D.) 200 HP — BOREL bi-moteurs 400 HP — G. L. (type Le Pen) moteur Renault 30 HP.

Le nombre des appareils de chaque type, leurs numéros, leurs emplacements (où ils sont visibles, de 9 h. à 11 h. et de 14 h. à 18 heures), et les conditions de vente sont indiqués dans le Cahier des charges déposé au Sous-Secrétariat d'Etat; à la Direction de l'Aéronautique Militaire, 280, boulevard Saint-Germain; au Service des Entreprises générales de l'Aviation, à NAN-TERRE; au Bureau de la Préfecture Maritime, à BIZERTE; au Bureau de la Marine, à ALGER.

Les soumissions, établies sur papier timbré, devront être adressées au Sous-Secrétariat d'Etat de la liquidation, avant le 30 juin, pour les appareils situés en France, avant le 30, pour les appareils d'Algérie et de Tunisie.

OFFICIERS
SOUS-OFFICIERS
ET SOLDATS

**POUR DEVENIR
INGÉNIEUR**

Electricien-Mécanicien - Architecte -
Ingénieur des Travaux publics
suivant l'Enseignement technique et scientifique
par correspondance
de l'ÉCOLE SPÉCIALE DES TRAVAUX PUBLICS
du BÂTIMENT et de l'INDUSTRIE
Renseignements gratuits à la Direction :
1 bis, rue Thénard, PARIS (5^e)

La Bretelle "Gallia"

A DOS AUTO-AJUSTEUR
ne gêne aucun mouvement du corps.
Bretelle S. G. D. G.

Pattes tissu boutonnières
"INUSABLES"

Bouclerie inoxydable
par procédés nouveaux
VEN. L. S. GROS.

48, rue de Bondy, PARIS

En vente dans toutes les bonnes maisons

ASTHMATIQUES, VOUS RESPIRERIEZ BIEN EN
EMPLOYANT LA POUDRE LOUIS LEGRAS
SUCCEZ CERTAIN. 2 fr. 65 (imp. compr.) PH¹²

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Le Meilleur Antisepsique - 31, rue de la République, 12, 8^e Bonne Nouvelle, Paris

À la Jeune France

13 AVENUE DES
TERRELLIERS
TOUS LES JOURS
PARIS

**VETEMENTS
SPORTS**

LES MEILLEURS ASSORTIS

IMPERMÉABLES "SIDAL"

CHIC SUPRÊME - Coupe irréprochable - CRÉATION INIMITABLE
SÉRIES PRATIQUES pour Hommes et Dames en Gabardine

MODELES Haute Couture en sole caoutchoutée
pour la Ville et le Théâtre, pour DAMES, FILLETTES et ENFANTS

EN VENTE dans tous les Magasins de 1^{er} ordre
MAGASIN D'EXPOSITION et D'EXPORTATION, 5, Avenue de l'Opéra

